

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

ED. MACMAHON, RÉDACTEUR

Numéro 2.

MONTRÉAL, FEVRIER 1882.

Prix 50 cents

Nous sommes heureux d'annoncer aux marchands de musique et aux musiciens que nous avons fait l'acquisition de caractères typographiques nouveaux et que nous pouvons à partir de ce jour, imprimer pour le commerce toute publication musicale à compositions avantageuses.

Nous apporterons le plus grand soin à la composition typographique ainsi qu'à l'impression. Toute œuvre dont on nous confiera l'impression sera livrée sous le plus court délai.

On peut avoir des échantillons de musique en en faisant la demande à notre bureau ou par lettre.

S'adresser,

A FILIATREULT et Cie.
EDITEURS DE L'ALBUM MUSICAL.
Boîte 325.
No. 8 St Thérèse
MONTREAL

ORIGINE ET BUT DES CONCERTS

Quand retournera-t-il au concert ? Telle était la question que nous posions en terminant notre article du mois dernier.

La réponse est facile à donner.

Il ira au concert, lorsque les organisateurs n'oublieront plus que c'est dans le but de faire progresser la musique que le concert a été créé.

Si l'on étudie maintenant le but des concerts dans notre pays l'on ne s'étonnera pas des *fiascos* nombreux qui couronnent d'habitude les soirées musicales dans nos villes.

On organise un concert pour les pauvres ; on organise un concert pour venir en aide à une institution de charité. Une veuve est elle dans la misère ; vite un concert. Une église ne paie pas assez pour couvrir les dépenses nécessaires ; il faut un concert. Ou est dans une position financière difficile ; organisons un concert. Enfin le concert, c'est en notre pays la planche de salut de tous ceux que le tourbillon va noyer. Un cordonnier peut parfaitement organiser un concert, les chances de succès sont aussi nombreuses pour lui que pour tout autre.

Aussi faut voir quels concerts l'on nous donne. Un amateur est chargé de tout préparer moyennant mince rétribution (car il y a des amateurs qui se font payer

dans notre pays.) Trois ou quatre amateurs comme lui ; une romance d'un goût douteux, chantée souvent d'une manière affreuse ; une grande marche de concert ou une grande valse pour piano jouée avec fracas ; un bout d'une pièce quelconque ou quelquefois même une petite pièce théatrale tout au long : c'est la première partie d'un *spectacle-concert*.

La seconde partie lui ressemble du commencement à la fin.

Ceux qui se sont fait tromper baillent quelques temps et partent bientôt, à la fin il ne reste plus que les badauds.

Voilà l'un des cent et quelques *spectacles-concerts* aux quels les habitants de Montréal et des environs sont in-vitéschaque année à assister.

Résumé : mauvaise musique, mauvais musiciens.

Résultat : dégoût pour tous les concerts chez les classes intelligentes et *fiasco* presque complet pour les artistes et musiciens lorsqu'ils se donnent la peine d'en organiser.

Tout le monde le sait, et l'on peut le dire à notre honte ; si nos musiciens n'avaient pas d'agents sur la route travaillant à placer des billets d'entrée ils joueraient souvent devant des banquettes vides.

Pour remédier à ce mal nous n'avons qu'une chose à faire ; refuser toujours, quelque soit le solliciteur, d'assister à un concert qui n'est pas organisé par un musicien compétent.

Dans le dernier article nous parlions des salles de concerts de Padeloup, de Pléyel, d'Erard et de Herz et nous disions que les propriétaires contrôlaient le programme des concerts. Il va s'en dire qu'ils sont eux même grands musiciens.

Les Etats-Unis se rappellent encore d'avoir applaudi Herz en tournée artistique.

Ne serait il pas temps que, dans nos grandes villes et à Montréal surtout, ont eut une salle où l'on serait certain de n'entendre que des artistes et de la bonne musique. Nous suggérons l'idée seulement en passant. Il est vrai que ce serait une sureté pour ceux qui aiment à entendre de la bonne musique. Mais quel est celui qui parmi nous, possédant à la fois assez de connaissances musicales, de capitaux et de désintéressement voudrait se mettre à la tête d'une telle entreprise ?...

Laissons de côté pour le moment ce projet qui court

risque de ne se réaliser que dans un avenir très éloigné, et passons à un dernier moyen propre à assurer le succès de nos concerts.

Nous avons certes des musiciens qui mériteraient de recevoir plus d'encouragement dans leurs concerts. Mais il ne faut pas en jeter toute la responsabilité sur le public indifférent ou même sur les amateurs qui leur font compétition.

Les soirées musicales que nos artistes et professeurs de musique donnent au public sont de trois espèces.

Les unes où l'unique but est de faire briller l'exécutant, organisateur de la soirée, ou encore quelque chanteuse souvent entendue : Soirées, où un violoniste, un grand artiste même, fait entendre une œuvre d'un grand maître ; un pianiste une composition de Rubenstein, de Litz, de Chopin ou de quelqu'autre ; une chanteuse, un extrait d'opéra ; un chanteur, une romance où une chansonnette.

Les secondes sont organisées dans le but de faire voir au public comment un professeur sait enseigner. Pour cela tout un concert dont toute la musique vocale et instrumentale est confiée aux meilleures élèves.

Les troisièmes enfin — et ce sont là les plus rares — sont plus variées. Orchestre, chœurs, quintettes et quatuors, oratorios, symphonies, on y voit tout cela. Un *solo* ci et là. Une jolie chanteuse. Un violoniste. Un pianiste. Enfin de la variété.

Les soirées de la première espèce sont celles qui réunissent généralement le moins d'auditeurs. N'en déplaise à messieurs les artistes — nous ne craignons pas de le dire, — nous doutons fort qu'il en serait autrement à Paris même pour les plus grands artistes parisiens, si, comme ceux de nos villes, ils donnaient une ou deux fois l'an des concerts avec le concours d'un pianiste, d'une chanteuse et d'un chanteur parisiens déjà entendus, fussent-ils tous des étoiles de première grandeur. Que voulez-vous le peuple est avide de nouveau et nous ne lui en faisons pas de reproche.

Celles de la seconde classe réunissent dans la salle les amis et parents des élèves et les admirateurs du professeur. L'idée est excellente et nous n'accusons pas le professeur de faire une petite réclame. Nous savons que rien ne fait tant plaisir aux parents et au public en général que de constater les succès chez les élèves de talent. C'est surtout là un moyen de stimuler l'ambition des élèves. Remarquons cependant en passant que les parents et amis qui assistent à ces concerts ne sont pas pour la plupart des connaisseurs et sont quelques fois exposés à prendre pour une qualité chez l'élève ce qui est un défaut. Ne vaudrait-il pas mieux alors confier quelque partie du concert à un ou plusieurs artistes ou professeurs. La com-

paraison serait facile à faire, et les parents ne feraient qu'encourager leurs enfants à travailler pour mieux réussir. Nous ne verrions pas, comme bien souvent, des pères ou des mères croire que leur fille est une grande artiste que personne ne peut surpasser, pour n'avoir entendu rien de mieux.

Les concerts d'ensemble ceux de la troisième classe ont le mérite de donner de la bonne musique. Ce sont ceux qui réussissent le mieux et ce sont ceux là que nous voudrions voir devenir la règle générale au lieu de rester l'exception.

Pour tout résumer, plus de concerts de cabotins, de bons concerts variés, surtout de la bonne musique, du nouveau et les recettes seront moins minces.

Du mouvement musical en Canada.

III.

— Vous avez parlé des professeurs de Montréal ; et que dites-vous de ceux de Québec ?

Patience ! amis lecteurs. Il faut que je fasse un appel sérieux à mes souvenirs pour ne point confondre ni les dates ni les noms. Ce n'est pas une mince affaire de se demander ce qu'on faisait ici ou là il y a vingt-cinq ans ; mes leçons dans les couvents d'une part, de l'autre tous les concerts auxquels je participais me laissaient peu de loisirs. Il fallait que j'eusse une robuste santé pour satisfaire à toutes mes occupations. De plus, un de mes amis me joua un très-mauvais tour. Jugez-en vous-même.

Vous avez connu Emile Chevalier ? Eh bien, ce journaliste vint un jour me voir. C'était en 1858.

— Que faites-vous là, me dit-il, vous écrivez quelque chose ?

— Oui, je me repose en travaillant, et, en ce moment, j'écris une série d'articles sur l'enseignement musical, travail qui m'oblige à repasser un peu mes études des temps passés.

— Avez-vous plusieurs articles complets ?

— Un ou deux, je crois.

— Voulez-vous bien me prêter le premier ? ça m'intéressera, je vous assure.

— Très-volontiers. Mais sachez que ce sont plutôt des notes que je conserve, pas autre chose.

C'était un excellent cœur, Emile Chevalier. Il avait une tenue assez désordonnée mais ne savait point refuser un service. Fort intelligent et passablement excentrique et dans ses allures et dans ses idées, c'était néanmoins une personne pour laquelle on se sentait de la sympathie.

Deux jours après sa visite, je reçois un paquet de journaux ; je déchire la bande : c'était le *Pays* dont il m'envoyait plusieurs numéros. Je dépliai ce journal et, en le parcourant, que vois-je ? mon premier article sur l'enseignement musical ! C'est un coup de traître, me dis-je ; je prends mon chapeau et me rends de suite chez Emile Chevalier.

— Tiens, vous voilà ! comment êtes-vous ce matin ?

— Fort bien, mais expliquez-moi donc pourquoi vous avez publié mon article...

— Pourquoi ?... Parce que je l'ai trouvé de mon goût, fort utile pour le public.

— Mais, mon cher, je n'ai jamais écrit pour le public ; je ne suis pas un homme de lettres, ni journaliste, ni écrivain, ni....

— Et après ? Je vous dis que je suis content de publier cette série d'articles, et je compte sur vous pour le reste. Est ce bien compris ?

-- Tant que vous voudrez, mais je vous le répète, j'avais écrit ce travail pour moi et non pour,...

— Le public lira ces articles avec plaisir, je vous l'assure. Acceptez ce cigare, je vous prie, et allons baptiser le nouveau-né. J'eus la faiblesse de céder.

Si donc, chers lecteurs, je suis devenu écrivain, critique et compositeur, vous le devez à ce traître de Chevalier qui riait souvent dans sa barbe du tour qu'il m'avait joué. Vous avez sans doute deviné son but. Je donnais des leçons de piano — sans tambour ni trompette — et publier mes articles était une excellente réclame. Voilà l'homme de cœur en entier. C'est ma reconnaissance que je déverse sur ses mânes !

M. N. Legendre a écrit, il y a plusieurs années, dans l'*Opinion Publique*, un excellent article sur les musiciens. Il constate que la société, en Canada, semble croire qu'un musicien ne peut parler que musique, qu'il vit complètement de musique et est incapable de s'intéresser à autre chose. M. Legendre a fort bien relevé cette fausse opinion et a démontré que le musicien était souvent un homme instruit et généralement spirituel. Et j'ajouterai que le musicien n'a jamais été un *mollusque* ainsi que bien des gens se plaisaient à le dire dans le temps jadis.

Je tenais à raconter mes débuts dans la presse pour que l'on fut bien persuadé que le hasard seul m'a fait prendre la plume ; et si j'ai continué depuis lors à noircir du papier, ce ne sont ni l'orgueil ni un sot amour propre qui m'y ont obligé, mais seulement pour satisfaire plusieurs de mes amis de la presse de Montréal. C'est ce qui se passe encore aujourd'hui, je crois. Si ma prose n'a point le coloris, la saveur, l'élégance de celle de nos excellents écrivains, cela provient sans doute de ce que.... la plus belle fille ne peut donner.....

— Mais que dites-vous des professeurs de Québec ?

— Que je vous en causerai prochainement.

GUST. SMITH.

NOS REPRODUCTIONS.

Nous avons à ce numéro plus de chant que d'habitude. Nous tenons à en donner la raison.

L'on se rappelle que dans notre prospectus nous promettons de publier de la musique canadienne.

En le faisant nous travaillons à l'avancement de l'art musical au milieu de nous. Nous donnons l'occasion à une foule de compatriotes musiciens de s'exercer à la composition.

Il en est qui trouveront à critiquer les œuvres faites au pays, et ils sont nombreux.

D'abord la critique, lorsqu'elle est faite avec discernement et délicatesse, ne peut produire que de bons résultats. Puis aux critiques trop sévères, nous nous permettons de leur rappeler qu'il est toujours plus facile de critiquer que de composer soi-même.

Supposons même que les œuvres que nous publions — et celles que nous imprimerons plus tard — ne soient pas parfaites, qu'elles pêchent même quelque peu contre les règles de la composition ou de l'harmonie, elles n'en sont pas moins dignes pour cela de la publication. Expliquons nous.

Nous n'entendons pas dire que nous avons l'intention de remplir notre journal de ritournelles qui n'indiquent chez l'auteur aucun goût musical et aucune connaissance des sciences de la composition et de l'harmonie. Mais nous désirons publier toute œuvre qui porte un certain cachet d'originalité, sauf à faire corriger et modifier par des connaisseurs les quelques imperfections notables que l'on peut y trouver.

Ces œuvres toutes faibles qu'elles peuvent-être sont placées en regard de compositions souvent d'un grand mérite. Les professeurs (ceux bien entendu qui s'y entendent) en font remarquer la différence à l'élève. Celui-ci devient désireux de comprendre par lui-même et il cherche à s'instruire.

Nous avons donc publié des œuvres canadiennes en plus grand nombre dans le présent numéro.

Les mélodies, les romances sont ce que nos amateurs aussi bien que nos musiciens font le plus facilement. Nous en recevons de toute part.

Il était temps aussi de publier un chant d'église et nous avons cru qu'il était de notre devoir de ne pas tarder davantage.

Voilà pourquoi notre numéro de février contient neuf pages de chant.

* * *

Nous continuons les chœurs canadiens de monsieur E. Gagnon. Nous publions une romance "O ma charmante" par monsieur F. Jehin Prume, que tout le monde connaît, au moins de réputation. Il n'est pas besoin de dire que cette petite composition est jolie et faite pour plaire, nos abonnés en seront vite convaincus.

Petits Oiseaux est l'œuvre d'un amateur. C'est une petite mélodie naïve que tout le monde aimera. Au milieu de passages qui rappelleront d'anciens souvenirs le chanteur trouvera des phrases pleines d'originalité candide. Pour tout encadrer un accompagnement facile et sans prétention que le premier pianiste venu exécutera aisément.

Le "*Panis Angelicus*" est l'œuvre d'un grand maître allemand, "*de Weber*." La musique est tirée de sa messe en *mi-bémol*. C'est une véritable prière, facile à bien rendre pour un *ténor* ou un *soprano*.

* * *

"*Lilliput*," polka de Philippe Fahrbach, junior, appartient à la musique légère. Les pianistes amateurs du classique nous pardonneront si nous avons cédé à la tentation d'imprimer un morceau de danse en ce temps de carnaval.— Il va s'en dire que nous n'exigeons pas que l'on danse le polka pour cela.

Fahrbach est d'origine Autrichienne. Depuis longtemps cependant il s'est fait Parisien. Il est chef d'orchestre dans la ville des grands bals.

* * *

Notre marche pour orgue n'est pas plus classique que "*Lilliput*." Nous avons dû faire un pas en arrière ici, parce que plusieurs organistes des campagnes, dont nous comptons un très grand nombre parmi nos abonnés, se plaignaient de la difficulté des compositions classiques que nous avons publiées jusqu'ici. Nous y reviendrons dans quelque temps.

REVUE MENSUELLE.

Cette pauvre madame Adelina Patti, en a-t-on parlé depuis deux semaines ! On ne s'occupe plus de la grande chanteuse. Il s'agit de Patti comme critique.

C'est à Philadelphie que la plus grande des *prima-donnas*,—qui a conservé dans sa gloire toutes les qualités de la femme—aurait trop parlé. Aussi ces importuns *reporters*, ils veulent tant en savoir !

"Vous avez entendu chanter Etelka Gerster : qu'en pensez-vous ?

"Que dites-vous de Clara Louise Kellogg ? — De Minnie Hauk ? — De Nilson ? — De celle-ci, de celle-là ?"

Tous les chanteurs, toutes les chanteuses de l'ancien et du nouveau monde allaient y passer.

Patti aurait eu le tort de parler. Et ce qui plus est d'après elle "Gerster serait une machine, Kellogg une actrice sans feu, sans passion.

Nilsson manquerait d'expression, Carry et Minnie Hauk seules seraient des chanteuses de talents.

Le lendemain le journal "*Press*" reproduit la conversation de Patti et du *reporter*.

Les admirateurs de Kellogg et de Gerster enragent. Ils écrivent et voilà toute la presse des Etats-Unis qui, ni plus ni moins, désapprouvent l'indélicatesse de ces remarques. L'on fait du bruit, du tapage, l'on monte sur les toits pour crier anathème.

Puis, voilà qu'un sage, calme en un clin d'œil toute cette surexcitation. "*Music*," une nouvelle publication, demande tout à coup : "Mais est-on bien certain que Patti a dit cela ? il annonce plus loin qu'elle a décidé de ne plus recevoir désormais de *reporter*—Voilà pour vous messieurs les indiscrets.

Tout cela n'empêche pas que le succès est complet. Véritable ovation partout où elle passe.

* * *

Ah "*Music*" ! En voilà une publication musicale qui promet beaucoup. Critique sévère, correspondance de Paris, de Londres, de Vienne, de Milan, de toutes les principales villes de l'Amérique du Nord, des nouvelles de partout, de la littérature variée, du *go a head* américain, tel est le nouveau journal que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui aiment la littérature anglaise, et désirent être bien renseignés sur une foule de questions se rattachant à la musique.

* * *

Nous le recommandons d'autant plus volontiers que notre journal a déjà atteint une circulation qui dépasse tout ce que les éditeurs avaient pu espérer. Si nous étions aux Etats-Unis, l'on pourrait publier à chaque livraison mensuelle quatre pages d'extra, et vous faire lire les compliments que les étrangers comme les concitoyens nous adressent tous les jours sur le choix de nos publications.

Heureusement que ce n'est pas de mode chez nous et que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir.— Passons.—Un mot des nôtres.

* * *

Et pour commencer — Albani. Les flegmatiques Prussiens se sont déridés et ont applaudi à *qui mieux mieux*—quatre fois elle a dû revenir sur la scène dans "*Lucie*" pour répondre aux rappels de l'auditoire.— Les critiques de l'Allemagne s'accordent à dire que depuis Patti, ils n'ont jamais entendu de chanteuse comparable à notre compatriote.

* * *

L'Harmonie de Montréal a élu le onze janvier dernier J. P. Freneau à la charge de président. Messieurs David Legault, secrétaire, J. T. Beaudoin, trésorier, et A. Foucher, bibliothécaire ont été réélus.

M. Edmond Hardy resté directeur, il se propose dit-on, d'organiser un orphéon et un orchestre. Nous lui souhaitons succès dans ses nouvelles entreprises, espérant qu'il dotera Montréal de sociétés musicales qui nous feront honneur autant que la fanfare dont il est le chef.

COLLABORATEURS,